

MAURICE LEBLANC

L'ÉCLAT D'OBUS



ÉDITIONS P. LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
P A R I S



L'Éclat d'obus

Maurice Leblanc



Pierre Laffite, Paris, 1916

Exporté de Wikisource le 18/12/2018

M A U R I C E
L E B L A N C

L'ÉCLAT

D'OBUS



ÉDITIONS P. LAFITTE

90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

P A R I S

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

- I. Un crime a été commis
 - II. La chambre close
 - III. Ordre de mobilisation
 - IV. Une lettre d'Élisabeth
 - V. La paysanne de Corvigny
 - VI. Ce que Paul vit au château d'Ornequin
 - VII. H. E. R. M.
 - VIII. Le journal d'Élisabeth
 - IX. Fils d'empereur
 - X. 75 ou 155 ?
-

DEUXIÈME PARTIE

- I. Yser... misère
- II. Le major Hermann
- III. La maison du passeur
- IV. Un chef-d'œuvre de la culture
- V. Le prince Conrad s'amuse
- VI. La lutte impossible
- VII. La loi du vainqueur
- VIII. L'éperon 132
- IX. Hohenzollern
- X. Deux exécutions

PREMIÈRE PARTIE

I

UN CRIME A ÉTÉ COMMIS

S i je vous disais que je me suis trouvé en face de lui, jadis, sur le territoire même de la France !

Élisabeth regarda Paul Delroze avec l'expression de tendresse d'une jeune mariée pour qui le moindre mot de celui qu'elle aime est un sujet d'émerveillement.

— Vous avez vu Guillaume II en France ? dit-elle.

— De mes yeux vu, et sans qu'il me soit possible d'oublier une seule des circonstances qui ont marqué cette rencontre. Et cependant il y a bien longtemps...

Il parlait avec une gravité soudaine, et comme si l'évocation de ce souvenir eût éveillé en lui les pensées les plus pénibles.

Élisabeth lui dit :

— Racontez-moi cela, Paul, voulez-vous ?

— Je vous le raconterai, fit-il. D'ailleurs, bien que je ne fusse encore qu'un enfant à cette époque, l'incident est mêlé de façon si tragique à ma vie elle-même que je ne pourrais pas ne pas vous le confier en tous ses détails. »

Ils descendirent. Le train s'était arrêté en gare de Corvigny, station terminus de la ligne d'intérêt local qui part du chef-lieu, atteint la vallée du Liseron et aboutit, six lieues avant la frontière, au pied de la petite cité lorraine que Vauban entoura, dit-il en ses *Mémoires*, « des plus parfaites demi-lunes qui se puissent imaginer ».

La gare présentait une animation extrême. Il y avait beaucoup de soldats et un grand nombre d'officiers. Une multitude de voyageurs, familles bourgeoises, paysans, ouvriers, baigneurs des villes d'eaux voisines que desservait Corvigny, attendaient sur le quai, au milieu d'un entassement de colis, le départ du prochain convoi pour le chef-lieu.

C'était le dernier jeudi de juillet, le jeudi qui précéda la mobilisation.

Élisabeth se serra anxieusement contre son mari.

— Oh ! Paul, dit-elle en frissonnant, pourvu qu'il n'y ait pas la guerre !...

— La guerre ! En voilà une idée !

— Pourtant, tous ces gens qui s'en vont, toutes ces familles qui s'éloignent de la frontière...

— Cela ne prouve pas...

— Non, mais vous avez bien lu dans le journal tout à l'heure. Les nouvelles sont très mauvaises. L'Allemagne se prépare. Elle a tout combiné... Ah ! Paul, si nous étions séparés !... et puis, que je ne sache plus rien de vous... et puis, que vous soyez blessé... et puis...

Il lui pressa la main.

— N'ayez pas peur, Élisabeth. Rien de tout cela n'arrivera. Pour qu'il y ait la guerre, il faut que quelqu'un la déclare. Or quel est le fou, le criminel odieux, qui oserait prendre cette décision abominable ?

— Je n'ai pas peur, dit-elle, et je suis même sûre que je serais très brave si vous deviez partir. Seulement... seulement, ce serait plus cruel pour nous que pour beaucoup d'autres. Pensez donc, mon chéri, nous ne sommes mariés que de ce matin.

À l'évocation de ce mariage si récent, et où il y avait de telles promesses de joie profonde et durable, son joli visage blond qu'illuminait une auréole de boucles dorées souriait déjà du sourire le plus confiant, et elle murmura :

— Mariés de ce matin, Paul... Alors, vous comprenez, ma provision de bonheur n'est pas bien lourde.

Il y eut un mouvement dans la foule. Tout le monde se groupait autour de la sortie. C'était un général, accompagné de deux officiers supérieurs, qui se dirigeait vers la cour où l'attendait une automobile. On entendit une musique militaire : dans l'avenue de la gare passait un bataillon de chasseurs à pied. Puis ce fut, conduit par des artilleurs, un attelage de seize chevaux qui traînait une énorme pièce de siège dont la silhouette, malgré la pesanteur de l'affût, semblait légère grâce à l'extrême longueur du canon. Et un troupeau de bœufs suivit.

Les deux sacs de voyage à la main, Paul, qui n'avait pas trouvé d'employé, demeurait sur le trottoir, lorsqu'un homme guêtré de cuir, habillé d'une culotte de velours gros vert et d'un veston de chasse à boutons de corne, s'approcha de lui, et, ôtant sa casquette :

— Monsieur Paul Delroze, n'est-ce pas ? Je suis le garde du château...

Il avait une figure énergique et franche, à la peau durcie par le soleil et par le froid, des cheveux déjà gris, et cet air un peu rude qu'ont certains vieux serviteurs à qui leur place laisse une complète indépendance. Depuis dix-sept ans, il habitait et régissait pour le comte d'Andeville, père d'Élisabeth, le vaste domaine d'Ornequin, au-dessus de Corvigny.

— Ah ! c'est vous, Jérôme, s'écria Paul. Très bien. Je vois que vous avez reçu la lettre du comte d'Andeville. Nos domestiques sont arrivés ?

— Tous les trois de ce matin, monsieur, et ils nous ont aidés, ma femme et moi, à mettre un peu d'ordre dans le château pour recevoir monsieur et madame.

Il salua de nouveau Élisabeth qui lui dit :

— Vous me reconnaissez donc, Jérôme ? Il y a si longtemps que je ne suis venue !

— Mademoiselle Élisabeth avait quatre ans. Ç'a été un deuil pour ma femme et pour moi quand nous avons su que mademoiselle ne reviendrait pas au château... ni M. le comte, à cause de sa pauvre dame défunte. Et ainsi M. le comte ne fera pas un petit tour par ici cette année ?

— Non, Jérôme, je ne le crois pas. Malgré tant d'années écoulées, mon père a toujours beaucoup de chagrin.

Jérôme avait pris les sacs et les déposait dans une calèche commandée à Corvigny, et qu'il fit avancer. Quant aux gros bagages, il devait les emporter avec la charrette de la ferme.

Le temps était beau. On releva la capote de la voiture.

Paul et sa femme s'installèrent.

— La route n'est pas bien longue, dit le garde... quatre lieues... Mais ça monte.

— Le château est-il à peu près habitable ? demanda Paul.

— Dame ! ça ne vaut pas un château habité, mais tout de même monsieur verra. On a fait ce qu'on a pu. Ma femme est si contente que les maîtres arrivent !... Monsieur et madame la trouveront au bas du perron. Je l'ai avertie que monsieur et madame seraient là sur le coup de six heures et demie, sept heures...

— Un brave homme, dit Paul à Élisabeth quand ils furent partis, mais qui ne doit pas avoir souvent l'occasion de parler. Il se rattrape...

La route escaladait en pente raide les hauteurs de Corvigny et constituait, au milieu de la ville, entre la double rangée des magasins, des monuments publics et des hôtels, l'artère principale, encombrée ce jour-là d'attroupements inusités. Elle redescendait ensuite et contournait les antiques bastions de Vauban. Puis il y eut de légères ondulations à travers une plaine que dominaient à droite et à gauche les deux forts du Petit et du Grand Jonas.

C'est en suivant cette route sinueuse, qui serpentait parmi les pièces d'avoine et de blé, sous le dôme ombreux formé au-dessus d'elle par des alignements de peupliers, que Paul Delroze revint sur cet épisode de son enfance dont il avait promis le récit à Élisabeth.

— Comme je vous l'ai dit, Élisabeth, l'épisode se rattache à un drame terrible, et si étroitement que cela ne fait, et ne peut faire qu'un dans mon souvenir. Ce drame, on en a beaucoup parlé à l'époque, et votre père, qui était un ami de mon père, comme vous le savez, en eut connaissance par les journaux. S'il ne vous en a rien dit, c'est sur ma demande, et parce que je voulais être le premier à vous raconter ces événements... si douloureux pour moi.

Leurs mains s'unirent. Il savait que chacune de ses phrases serait accueillie avec ferveur, et, après un silence, il reprit :

— Mon père était un de ces hommes qui forcent la sympathie, même l'affection, de tous ceux qui les approchent. Enthousiaste, généreux, plein de séduction et de bonne humeur, s'exaltant pour toutes les belles causes et pour tous les beaux spectacles, il aimait la vie et en jouissait avec une sorte de hâte.

« En 70, engagé volontaire, il avait gagné sur les champs de bataille ses galons de lieutenant, et l'existence héroïque du soldat convenait si bien à sa nature qu'il s'engagea une seconde fois pour combattre au Tonkin, et une troisième fois pour aller à la conquête de Madagascar.

« C'est au retour de cette campagne, d'où il revint capitaine et officier de la Légion d'honneur, qu'il se maria. Six ans plus tard il était veuf.

« Lorsque ma mère mourut, j'avais à peine quatre ans, et mon père m'entoura d'une tendresse d'autant plus vive que la mort de sa femme l'avait frappé cruellement. Il tint à commencer lui-même mon éducation. Au point de vue physique, il s'ingéniait à développer mon entraînement et à faire de moi un gars solide et courageux. L'été, nous allions au bord de la mer ; l'hiver dans les montagnes de Savoie, sur la neige et sur la glace. Je l'aimais de tout mon cœur. Aujourd'hui encore, je ne puis songer à lui sans une émotion réelle.

« À onze ans, je le suivis dans un voyage à travers la France, qu'il avait retardé depuis des années parce qu'il voulait que je l'accomplisse avec lui, et seulement à l'âge où j'en pourrais comprendre toute la signification. C'était un pèlerinage aux lieux mêmes et sur les routes où il avait combattu jadis, durant l'année terrible.

« Ces journées, qui devaient se terminer par la plus affreuse catastrophe, m'ont laissé des impressions profondes. Aux bords de la Loire, dans les plaines de la Champagne, dans les vallées des Vosges, et surtout parmi les villages de l'Alsace, quelles larmes j'ai versées en voyant couler les siennes ! De quel espoir naïf j'ai palpité en écoutant ses paroles d'espoir !

« — Paul, me disait-il, je ne doute pas qu'un jour ou l'autre tu ne te trouves en face de ce même ennemi que j'ai combattu. Dès maintenant, et malgré toutes les belles phrases d'apaisement que tu pourras entendre, hais-le de toute ta haine, cet ennemi. Quoi qu'on dise, c'est un barbare, une brute orgueilleuse, un homme de sang et de proie. Il nous a écrasés une première fois, il n'aura de cesse qu'il ne nous ait écrasés encore, et définitivement. Ce jour-là, Paul, rappelle-toi chacune des étapes que nous parcourons ensemble. Celles que tu suivras seront des étapes de victoire, j'en suis sûr. Mais n'oublie pas un instant les noms de celles-ci, Paul, et que ta joie de triompher n'efface jamais ces noms de douleur et d'humiliation qui sont : Fröeschwiller, Mars-la-Tour, Saint-Privat, et tant d'autres ! N'oublie pas, Paul...

« Puis il souriait.

« — Mais pourquoi m'inquiéter ? C'est lui-même qui se chargera d'éveiller la haine au cœur de ceux qui ont oublié et de ceux qui n'ont pas vu. Est-ce qu'il peut changer, lui ? Tu verras Paul, tu verras. Tout ce que je puis te dire ne vaut pas l'effroyable réalité. Ce sont des monstres. »

Paul Delroze s'était tu. Sa femme lui demanda, d'une voix un peu timide :

— Pensez-vous que votre père avait tout à fait raison ?

— Mon père était peut-être influencé par des souvenirs trop récents. J'ai beaucoup voyagé en Allemagne, j'y ai même séjourné, et je crois que l'état d'âme n'est plus le même. Aussi, je l'avoue, j'ai quelquefois du mal à comprendre les paroles de mon père... Cependant... cependant elles me troublent très

souvent. Et puis, ce qui s'est passé par la suite est si étrange !

La voiture avait ralenti. La route s'élevait doucement vers les collines qui surplombent la vallée du Liseron. Le soleil penchait du côté de Corvigny. Une diligence les croisa, chargée de malles, puis deux automobiles où s'entassaient les voyageurs et les colis. Un piquet de cavalerie galopait à travers les champs.

— Marchons, dit Paul Delroze.

Ils suivirent à pied la voiture et Paul reprit :

— Ce qui me reste à vous dire, Élisabeth, se présente à ma mémoire en détails très précis, qui émergent en quelque sorte d'une brume épaisse où je ne distingue rien. À peine puis-je affirmer que, cette partie du voyage terminé nous devions aller de Strasbourg vers la Forêt-Noire. Pourquoi notre itinéraire fut-il changé ? Je ne le sais pas. Je me vois un matin en gare de Strasbourg et montant dans un train qui se dirigeait vers les Vosges... oui, vers les Vosges. Mon père lisait et relisait une lettre qu'il venait de recevoir et qui semblait lui faire plaisir. Cette lettre avait-elle modifié ses projets ? Je ne sais pas non plus. Nous avons déjeuné en cours de route. Il faisait une chaleur d'orage et je me suis endormi, de sorte que je me rappelle seulement la place principale d'une petite ville allemande où nous avons loué deux bicyclettes, laissant nos valises à la consigne... Et puis... comme tout cela est confus ! ... nous avons roulé à travers un pays dont aucune impression ne m'est restée. À un moment, mon père me dit :

« Tiens, Paul, nous franchissons la frontière... nous voici en France...

« Et, plus tard... combien de temps après ?... il s'arrêta pour demander son chemin à un paysan qui lui indiqua un raccourci au milieu des bois. Mais quel chemin ? et quel raccourci ? Dans mon cerveau, c'est une ombre impénétrable où mes pensées sont comme ensevelies.

« Et tout à coup l'ombre se déchire, et je vois, mais avec une netteté surprenante, une clairière, de grands arbres, de la mousse qui ressemble à du velours et une vieille chapelle. Sur tout cela il pleut de grosses gouttes de plus en plus précipitées, et mon père me dit :

« — Mettons-nous à l'abri, Paul.

« Sa voix, comme elle résonne en moi ! et comme je me représente exactement la petite chapelle aux murailles verdies par l'humidité ! Derrière, le toit débordant un peu au-dessus du chœur, nous mîmes nos bicyclettes à l'abri. C'est alors que le bruit d'une conversation nous parvint de l'intérieur, et que nous perçûmes aussi le grincement de la porte qui s'ouvrait sur le côté.

« Quelqu'un sortit et déclara en allemand :

« — Il n'y a personne. Dépêchons-nous.

« À ce moment nous contournions la chapelle avec l'intention d'y entrer par cette porte, et il arriva que mon père, qui marchait le premier, se trouva soudain en présence de l'homme qui avait dû prononcer les mots allemands.

« De part et d'autre il y eut un mouvement de recul, l'étranger paraissant très contrarié et mon père stupéfait de cette rencontre insolite. Une seconde ou deux peut-être, ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre. J'entendis mon

père qui murmurait :

« — Est-ce possible ? L'empereur...

« Et moi-même, étonné par ces mots, ayant vu souvent le portrait du kaiser, je ne pouvais douter : celui qui était là, devant nous, c'était l'empereur d'Allemagne.

« L'empereur d'Allemagne en France ! Vivement, il avait baissé la tête et relevé, jusqu'aux bords rabattus de son chapeau, le col en velours d'une vaste pèlerine. Il se tourna vers la chapelle. Une dame en sortait, suivie d'un individu que je regardai à peine, une façon de domestique. La dame était grande, jeune encore, assez belle, brune.

« L'empereur lui saisit le bras avec une véritable violence et l'entraîna en lui disant, sur un ton de colère, des paroles que nous ne pûmes distinguer. Ils reprirent le chemin par lequel nous étions venus, et qui conduisait à la frontière. Le domestique s'était jeté dans le bois et les précédait.

« — L'aventure est vraiment bizarre, dit mon père en riant. Pourquoi diable Guillaume II se risque-t-il par là ? Et en plein jour ! Est-ce que la chapelle présenterait quelque intérêt artistique ? Allons-y, veux-tu, Paul ?

« Nous entrâmes. Un peu de jour seulement passait par un vitrail noir de poussière et de toiles d'araignées. Mais ce peu de jour suffit à nous montrer des piliers trapus, des murailles nues, rien qui semblât mériter l'honneur d'une visite impériale, selon l'expression de mon père, lequel ajouta :

« — Il est évident que Guillaume II est venu voir cela en touriste, à l'aventure, et qu'il est fort ennuyé d'avoir été surpris dans cette escapade. Peut-être la dame qui l'accompagne lui

avait-elle assuré qu'il ne courait aucun risque. De là son irritation contre elle et ses reproches.

« Il est curieux, n'est-ce pas, Élisabeth, que tous ces menus faits, qui n'avaient en réalité qu'une importance relative pour un enfant de mon âge, je les aie enregistrés fidèlement, alors que tant d'autres, plus essentiels, ne se sont pas gravés en moi. Cependant je vous raconte ce qui fut, comme si je le voyais devant mes yeux et comme si les mots résonnaient à mon oreille. Et j'aperçois encore, à l'instant où je parle, aussi nettement que je l'aperçus à l'instant où nous sortions de la chapelle, la compagne de l'empereur qui revient et traverse la clairière d'un pas hâtif, et je l'entends dire à mon père :

« — Puis-je vous demander un service, monsieur ?

« Elle est oppressée. Elle a dû courir. Et tout de suite, sans attendre la réponse, elle ajoute :

« — La personne que vous avez rencontrée désirerait avoir un entretien avec vous.

« L'inconnue s'exprime aisément en français. Pas le moindre accent.

« Mon père hésite. Mais cette hésitation semble la révolter, comme une offense inconcevable envers la personne qui l'envoie, et elle dit d'un ton plus âpre :

« — Je ne suppose pas que vous avez l'intention de refuser !

« — Pourquoi pas ? dit mon père, dont je devine l'impatience. Je ne reçois aucun ordre.

« — Ce n'est pas un ordre, dit-elle en se contenant, c'est un désir.

« — Soit, j'accepte l'entretien. Je reste ici à la disposition de cette personne.

« Elle parut indignée.

« — Mais non, mais non, il faut que ce soit vous...

« — Il faut que ce soit moi qui me dérange, s'écria mon père fortement, et sans doute que je franchisse la frontière au delà de laquelle on daigne m'attendre ! Tous mes regrets, madame, c'est là une démarche que je ne ferai pas. Vous direz à cette personne que, si elle redoute de ma part une indiscretion, elle peut être tranquille. Allons, Paul, tu viens ?

« Il ôta son chapeau et s'inclina devant l'inconnue. Mais elle lui barra le passage.

« — Non, non, vous m'écoutez. Une promesse de discrétion, est-ce que cela compte ? Non, il faut en finir d'une façon ou d'une autre, et vous admettrez bien...

« À partir de ce moment, je n'ai plus entendu. Elle était en face de mon père, hostile, véhémence. Son visage se contractait avec une expression vraiment féroce qui me faisait peur. Ah ! comment n'ai-je pas prévu ?... Mais j'étais si jeune ! Et puis, cela se passa si vite !... En s'avançant vers mon père, elle l'accula pour ainsi dire jusqu'au pied d'un gros arbre, à droite de la chapelle. Leurs voix s'élevèrent. Elle eut un geste de menace. Il se mit à rire. Et ce fut brusque, immédiat : d'un coup de couteau — ah ! cette lame dont je vis soudain la lueur dans l'ombre ! — elle le frappa en pleine poitrine, deux fois... deux fois, là, en pleine poitrine. Mon père tomba. »

Paul Delroze s'était arrêté, tout pâle au souvenir du crime.

— Ah ! balbutia Élisabeth, ton père a été assassiné... Mon

pauvre Paul, mon pauvre ami...

Et elle reprit, haletante d'angoisse :

— Alors, Paul, qu'est-il advenu ? vous avez crié ?...

— J'ai crié, je me suis élancé vers lui, mais une main implacable me saisit. C'était l'individu, le domestique, qui surgissait du bois et m'empoignait. Je vis son couteau levé au-dessus de ma tête. Je sentis un choc terrible à l'épaule. À mon tour, je tombai.

II

LA CHAMBRE CLOSE

LA voiture attendait Élisabeth et Paul à quelque distance. Arrivés sur le plateau, ils s'étaient assis au bord du chemin. La vallée du Liseron s'ouvrait devant eux en courbes molles et verdoyantes, où la petite rivière onduleuse était escortée de deux routes blanches qui en suivaient tous les caprices. En arrière, sous le soleil, se massait Corvigny que l'on dominait d'une centaine de mètres tout au plus. Une lieue plus loin, en avant, se dressaient les tourelles d'Ornequin et les ruines du vieux donjon.

La jeune femme garda longtemps le silence, terrifiée par le récit de Paul. À la fin, elle lui dit :

— Ah ! Paul, tout cela est terrible. Est-ce que vous avez beaucoup souffert ?

— Je ne me rappelle plus rien à partir de ce moment, plus rien jusqu'au jour où je me suis trouvé dans une chambre que je ne connaissais pas, soigné par une vieille cousine de mon père et par une religieuse. C'était la plus belle chambre d'une auberge située entre Belfort et la frontière. Un matin, de très bonne heure, douze jours auparavant, l'aubergiste avait découvert deux corps immobiles que l'on avait déposés là durant la nuit, deux corps baignés de sang. Au premier examen, il constata que l'un de ces corps était glacé. C'était celui de mon pauvre père. Moi, je respirais, mais si peu !

« La convalescence fut très longue et coupée de rechutes et d'accès de fièvre où, pris de délire, je voulais me sauver. Ma vieille cousine, seule parente qui me restât, fut admirable de dévouement et d'attention. Deux mois plus tard, elle m'emmenait chez elle à peu près guéri de ma blessure, mais si profondément affecté par la mort de mon père et par les circonstances épouvantables de cette mort qu'il me fallut plusieurs années pour rétablir ma santé. Quant au drame lui-même...

— Eh bien ? fit Élisabeth, qui avait entouré de son bras le cou de son mari en un geste de protection passionnée.

— Eh bien, fit Paul, jamais il ne fut possible d'en percer le mystère. La justice s'y employa pourtant avec beaucoup de zèle et de minutie, tâchant de vérifier les seuls renseignements qu'elle pût utiliser, ceux que je lui donnais. Tous ses efforts échouèrent. D'ailleurs, ces renseignements étaient si vagues ! En dehors de ce qui s'était passé dans la clairière et devant la chapelle, que savais-je ? Où la chercher, cette clairière ? Où la découvrir, cette chapelle ? En quel pays le drame s'était-il

déroulé ?

— Mais cependant vous avez effectué un voyage, votre père et vous, pour venir en ce pays, et il me semble qu'en remontant à votre départ même de Strasbourg...

— Eh ! vous comprenez bien qu'on n'a pas négligé cette piste, et que la justice française, non contente de requérir l'appui de la justice allemande, a lancé sur place ses meilleurs policiers. Mais c'est là précisément ce qui, dans la suite, quand j'ai eu l'âge de raison, m'a semblé le plus étrange, c'est qu'aucune trace de notre passage à Strasbourg n'a été relevée. Vous entendez, aucune ? Or, s'il est une chose dont j'étais absolument certain, c'est que nous avons bien mangé et couché à Strasbourg, au moins deux journées entières. Le juge d'instruction qui poursuivait l'affaire a conclu que mes souvenirs d'enfant, d'enfant meurtri, bouleversé, devaient être faux. Mais, moi, je savais que non ; je le savais, et je le sais encore.

— Et alors, Paul ?

— Alors, je ne puis m'empêcher d'établir un rapprochement entre l'abolition totale de faits incontestables, faciles à contrôler ou à reconstituer, comme le séjour de deux Français à Strasbourg, comme leur voyage dans un chemin de fer, comme le dépôt de leurs valises en consigne, comme la location de deux bicyclettes dans un bourg d'Alsace, un rapprochement, dis-je, entre ces faits et ce fait primordial que l'empereur fut mêlé directement, oui, directement à l'affaire.

— Mais ce rapprochement, Paul, il a dû s'imposer à l'esprit du juge comme au vôtre...

— Évidemment ; mais ni le juge, ni aucun des magistrats et des personnages officiels qui recueillirent mes dépositions, n'ont voulu admettre la présence de l'empereur en Alsace ce jour-là.

— Pourquoi ?

— Parce que les journaux allemands avaient signalé sa présence à Francfort à la même heure.

— À Francfort !

— Parbleu, cette présence est signalée là où il l'ordonne, et jamais là où il ne veut pas qu'elle le soit. En tout cas, sur ce point encore, j'étais accusé d'erreur, et l'enquête se heurtait à un ensemble d'obstacles, d'impossibilités, de mensonges, d'alibis, qui, pour moi, révélait l'action continue et toute-puissante d'une autorité sans limites. Cette explication est la seule admissible. Voyons, est-ce que deux Français peuvent loger dans un hôtel de Strasbourg sans qu'on relève leurs noms sur le registre de cet hôtel ? Or, qu'un tel registre ait été confisqué, ou telle page arrachée, nos noms n'ont été relevés nulle part. Donc aucune preuve, aucun indice. Patrons et domestiques d'hôtel ou de restaurant, buralistes de gare, employés de chemin de fer, loueurs de bicyclettes, autant de subalternes, c'est-à-dire de complices, qui tous ont reçu la consigne du silence et dont pas un seul n'a désobéi.

— Mais plus tard, Paul, vous avez dû chercher vous-même ?

— Si j'ai cherché ! Quatre fois déjà depuis mon adolescence j'ai parcouru la frontière, de la Suisse au Luxembourg, de Belfort à Longwy, interrogeant les individus, étudiant les paysages ! Et durant combien d'heures surtout me suis-je

acharné à creuser jusqu'au fond de mon cerveau pour en extraire l'infime souvenir qui m'eût éclairé. Rien. Dans ces ténèbres, aucune lueur nouvelle. Trois images seulement ont jailli à travers l'épaisse brume du passé. L'image des lieux et des choses qui furent les témoins du crime : les arbres de la clairière, la vieille chapelle, le sentier qui fuit au milieu des bois. L'image de l'empereur. Et l'image... l'image de la femme qui tua.

Paul avait baissé la voix. La douleur et la haine contractaient son visage.

— Oh ! celle-là, je vivrais cent ans que je la verrais devant mes yeux comme on voit un spectacle dont tous les détails sont en pleine lumière. La forme de sa bouche, l'expression de son regard, la nuance de ses cheveux, le caractère spécial de sa marche, le rythme de ses gestes, le dessin de sa silhouette, tout cela est en moi, non pas comme des visions que j'évoque à volonté, mais comme des choses qui font partie de mon être lui-même. On croirait que, pendant mon délire, toutes les forces mystérieuses de mon esprit ont travaillé à l'assimilation complète de ces souvenirs odieux. Et si, aujourd'hui, ce n'est plus l'obsession malade d'autrefois, c'est une souffrance à certaines heures, quand le soir tombe et que je suis seul. Mon père a été tué, et celle qui l'a tué vit encore, impunie, heureuse, riche, honorée, poursuivant son œuvre de haine et de destruction.

— Vous la reconnaîtriez, Paul ?

— Si je la reconnaîtrais ? Entre mille et mille femmes ! Et fût-elle transformée par l'âge, je retrouverais sous les rides de la vieille femme le visage même de la jeune femme qui

assassina mon père, une fin d'après-midi du mois de septembre. Ne pas la reconnaître ! Mais la couleur même de sa robe, je l'ai notée ! N'est-ce pas incroyable ? une robe grise avec un fichu de dentelle noire autour des épaules, et là, au corsage, en guise de broche, un lourd camée encadré d'un serpent d'or dont les yeux étaient faits de rubis. Vous voyez bien, Élisabeth, que je n'ai pas oublié et que je n'oublierai jamais.

Il se tut. Élisabeth pleurait. Comme son mari, ce passé l'enveloppait d'horreur et d'amertume. Il l'attira contre lui et la baisa au front.

Elle lui dit :

— N'oublie pas, Paul. Le crime sera puni parce qu'il le faut. Mais que ta vie ne soit pas soumise à ce souvenir de haine. Nous sommes deux maintenant, et nous nous aimons. Regarde vers l'avenir.

Le château d'Ornequin est une belle et simple construction du seizième siècle, avec quatre tourelles surmontées de clochetons, avec de hautes fenêtres à pinacle dentelé, et une fine balustrade en saillie du premier étage.

Des pelouses régulières, encadrant le rectangle de la cour d'honneur, forment esplanade, et conduisent par la droite et par la gauche vers des jardins, des bois et des vergers. Un des côtés de ces pelouses se termine en une large terrasse d'où l'on a vue sur la vallée du Liseron, et qui supporte, dans l'alignement du château, les ruines majestueuses d'un donjon carré.

Le tout a grande allure. Entouré de fermes et de champs, le

domaine, quand il est bien entretenu, suppose une exploitation active et vigilante. C'est un des plus vastes du département.

Dix-sept années plus tôt, à la mise en vente qui suivit la mort du dernier baron d'Ornequin, le comte d'Andeville, père d'Élisabeth, l'avait acheté sur un désir de sa femme. Marié depuis cinq ans, ayant donné sa démission d'officier de cavalerie pour se consacrer à celle qu'il aimait, il voyageait avec elle, lorsque le hasard leur fit visiter Ornequin au moment même où la vente, à peine annoncée dans les journaux de la région, allait s'en effectuer. Hermine d'Andeville s'enthousiasma. Le comte, qui cherchait un domaine dont l'exploitation occupât ses loisirs, enleva l'affaire par l'entremise d'un homme de loi.

Durant tout l'hiver qui suivit, il dirigea, de Paris, les travaux de restauration que nécessitait l'abandon où l'ancien propriétaire avait laissé son château. Il voulait que la demeure fût confortable, et, la voulant belle aussi, il y envoya tous les bibelots, tapisseries, objets d'art, toiles de maîtres qui ornaient son hôtel de Paris.

Ce n'est qu'au mois d'août qu'ils purent s'installer. Ils vécurent là quelques semaines délicieuses avec leur chère Élisabeth, âgée de quatre ans, et leur fils Bernard, un gros garçon que la comtesse venait de mettre au monde.

Toute dévouée à ses enfants, Hermine d'Andeville ne sortait jamais du parc. Le comte surveillait ses fermes et parcourait ses chasses, en compagnie de son garde Jérôme.

Or, à la fin d'octobre, la comtesse ayant pris froid, et le malaise qui s'ensuivit ayant eu des conséquences assez graves,

le comte d'Andeville décida de la conduire, ainsi que ses enfants, dans le Midi. Deux semaines après, il y eut une rechute. En trois jours, elle fut emportée.

Le comte éprouva ce désespoir qui vous fait comprendre que la vie est finie et que, quoi qu'il arrive, on ne goûtera plus ni joie ni même apaisement d'aucune sorte. Il vécut, mais non pas tant pour ses enfants que pour entretenir en lui le culte de la morte et pour perpétuer un souvenir qui devenait sa seule raison d'être.

Incapable de retourner dans ce château d'Ornequin où il avait connu une félicité trop parfaite, et, d'autre part, n'admettant pas que des intrus pussent y demeurer, il donna l'ordre à Jérôme d'en fermer les portes et les volets, et de condamner le boudoir et la chambre de la comtesse de manière que nul n'y entrât jamais. Jérôme eut en outre mission de louer les fermes à des cultivateurs et d'en toucher les loyers.

Cette rupture avec le passé ne suffit pas au comte. Chose bizarre pour un homme qui n'existait plus que par le souvenir de sa femme, tout ce qui la lui rappelait, objets familiers, cadre d'habitation, lieux et paysages, lui était une torture, et ses enfants eux-mêmes lui inspiraient un sentiment de malaise qu'il ne pouvait surmonter. Il avait, en province, à Chaumont, une sœur plus âgée et veuve. Il lui confia sa fille Élisabeth et son fils Bernard et partit en voyage.

Auprès de sa tante Aline, créature de devoir et d'abnégation, Élisabeth eut une enfance attendrie, grave, studieuse, où la vie de son cœur se forma en même temps que son esprit et que son caractère. Elle reçut une forte éducation et une discipline morale très rigoureuse.

À vingt ans, c'était une grande jeune fille, vaillante et sans crainte, dont le visage, naturellement un peu mélancolique, s'éclairait parfois du sourire le plus naïf et le plus affectueux, un de ces visages où s'inscrivent d'avance les épreuves et les ravissements que le destin vous réserve. Toujours humides, les yeux semblaient s'émouvoir au spectacle de toutes les choses. Les cheveux, avec leurs boucles pâles, donnaient de l'allégresse à sa physionomie.

Le comte d'Andeville, qui, à chaque séjour qu'il faisait auprès d'elle, entre deux voyages, subissait un peu plus le charme de sa fille, l'emmena deux hivers de suite en Espagne et en Italie. C'est ainsi qu'à Rome elle rencontra Paul Delroze, qu'ils se retrouvèrent à Naples, puis à Syracuse, puis au cours d'une longue excursion à travers la Sicile, et que cette intimité les attachait l'un à l'autre par un lien dont ils connurent la force à l'instant de leur séparation.

Ainsi qu'Élisabeth, Paul avait été élevé en province et, comme elle, chez une parente dévouée qui tâcha de lui faire oublier, à force de soins et d'affection, le drame de son enfance. Si l'oubli ne vint pas, elle réussit tout au moins à continuer l'œuvre du père et à faire de Paul un garçon droit, aimant le travail, d'une culture étendue, épris d'action et curieux de la vie. Il passa par l'École centrale, puis, son service militaire accompli, il resta deux ans en Allemagne, étudiant sur place certaines questions industrielles et mécaniques qui le passionnaient avant tout.

De haute taille, bien découplé, les cheveux noirs rejetés en arrière, la face un peu maigre, le menton volontaire, il donnait une impression de force et d'énergie.

Sa rencontre avec Élisabeth lui révéla tout un monde de sentiments et d'émotions qu'il avait dédaigné jusqu'ici. Ce fut pour lui, comme pour la jeune fille, une sorte d'ivresse mêlée d'étonnement. L'amour créait en eux des âmes nouvelles, libres, légères, dont l'enthousiasme et l'épanouissement contrastaient avec les habitudes que leur avait imposées la forme sévère de leur existence. Dès son retour en France, il demandait la main de la jeune fille. Elle lui était accordée.

Au contrat qui eut lieu trois jours avant le mariage, le comte d'Andeville annonça qu'il ajoutait à la dot d'Élisabeth le château d'Ornequin. Les deux jeunes gens résolurent de s'y établir, et Paul chercherait alors dans les vallées industrielles de cette région une affaire qu'il pût acquérir et diriger.

Le jeudi 30 juillet ils se marièrent à Chaumont. Cérémonie tout intime, car on parlait beaucoup de la guerre, bien que, sur la foi de renseignements auxquels il attachait le plus grand crédit, le comte d'Andeville affirmât que cette éventualité ne pouvait être envisagée. Au déjeuner de famille qui réunit les témoins, Paul fit la connaissance de Bernard d'Andeville, le frère d'Élisabeth, collégien de dix-sept ans à peine dont les vacances commençaient, et qui lui plut par son bel entrain et par sa franchise. Il fut convenu que Bernard les rejoindrait dans quelques jours à Ornequin.

Enfin, à une heure, Élisabeth et Paul quittaient Chaumont en chemin de fer. La main dans la main ils s'en allaient vers le château où devaient s'écouler les premières années de leur union, peut-être même tout cet avenir de bonheur et de quiétude qui s'ouvre au regard ébloui des amants.

Il était six heures et demie lorsqu'ils aperçurent au bas du

perron la femme de Jérôme, Rosalie, une bonne grosse mère aux joues couperosées et à l'aspect réjouissant. En hâte, avant le dîner, ils firent le tour du jardin, puis visitèrent le château.

Élisabeth ne contenait pas son émoi. Quoique nul souvenir ne pût l'agiter, il lui semblait néanmoins retrouver quelque chose de cette mère qu'elle avait si peu connue, dont elle ne se rappelait pas l'image, et qui avait vécu là ses dernières journées heureuses. Pour elle, l'ombre de la défunte cheminait au détour des allées. Les grandes pelouses vertes dégageaient une odeur spéciale. Les feuilles des arbres frissonnaient à la brise avec un murmure qu'elle croyait bien avoir perçu déjà en cet endroit même, aux mêmes heures, et tandis que sa mère l'écoutait auprès d'elle.

— Vous paraissez triste, Élisabeth ? demanda Paul.

— Triste non, mais troublée. C'est ma mère qui nous accueille ici, dans ce refuge où elle avait rêvé de vivre et où nous arrivons avec le même rêve. Et alors un peu d'inquiétude m'opprime. C'est comme si j'étais une étrangère, une intruse qui dérange de la paix et du repos. Pensez donc ! Il y a si longtemps que ma mère habite ce château. Elle y est seule. Mon père n'a jamais voulu y venir, et je me dis que nous n'avons peut-être pas le droit d'y venir, nous, avec notre indifférence à ce qui n'est pas nous.

Paul sourit :

— Élisabeth, amie chérie, vous éprouvez tout simplement cette impression de malaise que l'on éprouve en arrivant à la fin du jour dans un pays nouveau.

— Je ne sais pas, dit-elle. Sans doute avez-vous raison...

Cependant, je ne puis me défendre d'un certain malaise, et c'est si contraire à ma nature ! Est-ce que vous croyez aux pressentiments, Paul ?

— Non, et vous ?

— Eh bien, moi non plus, dit-elle en riant et en lui tendant ses lèvres.

Ils furent surpris de trouver, aux salons et aux chambres du château, un air de pièces où l'on n'a pas cessé d'habiter. Selon les ordres du comte, tout avait gardé le même arrangement qu'aux jours lointains d'Hermine d'Andeville. Les bibelots d'autrefois étaient là, aux mêmes places, et toutes les broderies, tous les carrés de dentelle, toutes les miniatures, tous les beaux fauteuils du xviii^e siècle, toutes les tapisseries flamandes, tous les meubles collectionnés jadis par le comte pour embellir sa demeure. Ainsi, du premier coup, ils entraient dans un cadre de vie charmant et intime.

Après le dîner, ils retournèrent aux jardins et s'y promenèrent enlacés et silencieux. De la terrasse ils virent la vallée pleine de ténèbres au travers desquelles brillaient quelques lumières. Le vieux donjon élevait ses ruines robustes dans un ciel pâle, où traînait encore un peu de jour confus.

— Paul, dit Élisabeth à voix basse, avez-vous remarqué qu'en visitant le château nous avons passé près d'une porte fermée par un gros cadenas ?

— Au milieu du grand couloir, dit Paul, et tout près de votre chambre, n'est-ce pas ?

— Oui. C'était le boudoir que ma pauvre mère occupait. Mon père exigea qu'il fût fermé, ainsi que la chambre qui en

dépend, et Jérôme posa un cadenas et lui envoya la clef. Ainsi personne n'y a pénétré depuis. Il est ce qu'il était alors. Tout ce qui servait à ma mère, ses ouvrages en train, ses livres familiers s'y trouvent. Et, au mur, en face, entre les deux fenêtres toujours closes, il y a son portrait que mon père avait fait faire un an auparavant par un grand peintre de ses amis, un portrait en pied et qui est l'image parfaite de maman, m'a-t-il dit. À côté, un prie-Dieu, le sien. Ce matin, mon père m'a donné la clef du boudoir, et je lui ai promis de m'agenouiller sur ce prie-Dieu, et de prier devant ce portrait.

— Allons, Élisabeth.

La main de la jeune femme frissonnait dans celle de son mari lorsqu'ils montèrent l'escalier qui conduisait au premier étage. Des lampes étaient allumées tout au long du couloir. Ils s'arrêtèrent.

La porte était large et haute, pratiquée dans un mur épais, et couronnée d'un trumeau aux reliefs dorés.

— Ouvrez, Paul, dit Élisabeth, dont la voix tremblait.

Elle lui tendit la clef. Il fit fonctionner le cadenas et saisit le bouton de la porte. Mais soudain elle agrippa le bras de son mari.

— Paul, Paul, un instant... C'est pour moi un tel bouleversement ! Pensez donc, me voici pour la première fois devant ma mère, devant son image... et vous êtes auprès de moi, mon bien-aimé... Il me semble que toute ma vie de petite fille recommence.

— Oui, de petite fille, dit-il, en la pressant passionnément contre lui, et c'est ta vie de femme aussi...

Elle se dégagea, réconfortée par son étreinte, et murmura :

— Entrons, mon Paul chéri.

Il poussa la porte, puis il retourna dans le couloir où il prit une des lampes suspendues au mur, et il revint la placer sur un guéridon.

Élisabeth avait déjà traversé la pièce et se tenait devant le portrait.

Le visage de sa mère demeurant dans l'ombre, elle disposa la lampe de manière à le mettre en pleine clarté.

— Comme elle est belle, Paul !

Il s'approcha et leva la tête. Défaillante, Élisabeth s'agenouilla sur le prie-Dieu. Mais au bout d'un moment, comme Paul se taisait, elle le regarda et fut stupéfaite.

Il ne bougeait pas, livide, les yeux agrandis par la plus épouvantable vision.

— Paul ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que vous avez ?

Il se mit à reculer vers la porte, sans pouvoir détacher son regard du portrait de la comtesse Hermine. Il chancelait comme un homme ivre, et ses bras battaient l'air autour de lui.

— Cette femme... cette femme... balbutia-t-il d'une voix rauque.

— Paul ! implora Élisabeth, que veux-tu dire ?

— Cette femme, c'est celle qui a tué mon père.

III

ORDRE DE MOBILISATION

L'HORRIBLE accusation fut suivie d'un silence effrayant. Debout en face de son mari, Élisabeth cherchait à comprendre des paroles qui n'avaient pas encore pour elle leur sens véritable, mais qui l'atteignaient cependant comme des blessures profondes.

Elle fit deux pas vers lui, et, les yeux dans les yeux, elle articula, si bas qu'il entendit à peine :

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Paul ? C'est une chose si monstrueuse !...

Il répondit sur le même ton :

— Oui, c'est une chose monstrueuse. Moi-même je n'y crois pas encore... je ne veux pas y croire...